

nora mitrani

chronique
d'un échouage

suivi de

nora mitrani ou la liberté d'être

postface de dominique rabourdin

l'œil ébloui

© l'Œilébloui, 2019
ISBN: 978-2-490364-13-8

Dans le cadre d'un récit de voyage en ce midi tauromachique où demeure la mémoire du félibrige, s'inscrit le malheur de quelques-uns qui n'ont pas su trouver le fil d'or de Raymond Lulle, destiné à supprimer les dialectes.

POUR CEUX QUI TENTENT de remonter le courant, le Rhône, de la mer à Port-Saint-Louis, n'est pas encore navigable. À Port-Saint-Louis, la vie rapide des cargos et péniches débouche sur le canal de Fos, où ils chargent et déchargent le fret, animant ainsi le regard d'une population falote, indifférente à cette ancienne terre de baigne, que se disputent besogneusement la mer, la rivière et le canal.

De Port-Saint-Louis à Arles, les cartes officielles signalent un seul passage difficile, dit de Terrin, entre « le tuyau noir de prise d'eau et l'île de la Gabare ». Après le Terrin, précisent ces mêmes cartes, le Rhône est navigable dans toute sa largeur, mais il vaut mieux suivre le milieu du fleuve.

Mais les péniches et gabares, chargées de gravier, les bateaux de la Citerna chargés de pétrole, qui tous les jours remontent le Rhône après l'avoir descendu, n'obéissent à aucune carte et ne suivent pas le milieu du fleuve.

Pendant huit jours, de son île déserte située au milieu géométrique du Rhône, après le passage du Terrin, à l'aplomb de la cheminée rouge de Trinquetaille, le capitaine a vu les péniches et bateaux Citerna passer en serrant la rive droite du Rhône. Chaque passage des Citerna le transformait en chef d'orchestre qui, désespérément, se bornerait à indiquer une même mesure : « Piano ! Ralentissez ! » Mais le plus souvent, ses gestes demeuraient sans résultat : les deux moustaches d'écume formées par l'hélice se mouraient en vagues profondes qui, pour son bateau prisonnier du Rhône à bâbord avant, étaient autant de tentatives de meurtre. La pauvre bête craquait, vibrait et tentait de se décrocher. Les vagues frappaient quelques coups de bélier contre la quille et c'était comme si le capitaine écoutait les pulsations amplifiées à l'extrême de son propre cœur. Puis tout redevenait calme, et, de mauvaise grâce, il émergeait de sa colère énorme.

La très aristocratique cité d'Arles n'aime pas le Rhône ; elle rejette vers ses quais la lie de sa population et quelques gargouilles qui hérissent les maisons près de la gare.

D'ailleurs, solitaires le plus souvent, les quais ressemblent à une ceinture de protection que la ville se serait affectée pour se défendre d'un ennemi aux mouvements imprévisibles.

Mais le premier ennemi d'Arles est le mistral qui descend la vallée du Rhône, le mistral têtu qui creuse la pierre et rend fou le neuvième jour. « Trois, six, neuf », dit le pêcheur. « Trois, six, neuf », vous répète-t-on en hochant la tête. Si le vent ne se calme pas le soir du troisième jour, gardez-vous de lui le quatrième jour à midi. Et s'il souffle encore le soir du sixième jour, alors, pendant trois autres jours il vous soufflera dans la nuque sa folie froide. Et si vous commettez un crime le soir du neuvième jour, il vous sera presque pardonné... Les tribunaux du Midi jugent, dit-on, avec une indulgence particulière les crimes du neuvième jour.

L'autre ennemi d'Arles, celui qu'elle aurait mauvaise grâce à avouer, puisqu'il la féconde, est le Rhône lui-même, dont les crues, l'impétuosité torrentielle compromettent parfois l'équilibre commercial de la ville. Mais les Égyptiens du Nil, les paysans qui vivent au pied de l'Etna, leur vie entière est vouée au monstre qui les menace ; il représente leur fierté nationale, leur conscience et leur mode de justification. Tandis que les Arlésiens refusent la fécondité plébéienne du Rhône, prétendent ne pas voir les richesses qui montent et descendent son cours et qui les font vivre, pour se vouer entièrement à leur destinée romaine, à leurs traditions et devoirs de citoyens d'une ville dont de trop nombreuses maisons sont classées monuments historiques.

Seuls les chats connaissent les quais du Rhône à Arles. Les chats. Et aussi quelques enfants noirs de Romanis qui font intervenir dans leurs jeux les cotes changeantes du fleuve. Et aussi quelques Nord-Africains qu'on avait fait venir pour travailler dans les rizières de Camargue et faire baisser les prix de la main-d'œuvre métropolitaine.

Pour l'instant, il est visible que ces gens-là ont faim. Ils glanent entre les pierres moussues de la

berge des feuilles que les femmes des mariniers
laissent tomber lorsqu'elles secouent leur salade.

Notre bateau remontait vers Arles en suivant le milieu du fleuve.

La Camargue, tout loisir nous était donné de la désirer comme des naufragés désirent la terre. Elle représentait pour nous la dernière chance d'aventure laissée à l'Europe, notre dernière chance aussi, mais inaccessible, parce que nous naviguions sur un bateau de vingt mètres et que le lit du Rhône n'obéit qu'aux lois du sable, des graviers et des troncs d'arbres qu'emporte le courant.

Ces lois, nous ne les connaissions pas, d'autant plus que, près des rives, elles se transformaient à coup sûr en pièges pour une embarcation comme la nôtre, à tirant d'eau supérieur au mètre.

Prudemment donc – mais notre désir demeurait intense – nous filions à égale distance de la rive gauche et de la rive droite.

Nous savions pourtant (mais le capitaine ne voulait pas en tenir compte) que le lit capricieux du Rhône possédait ses initiés. Ceux-là prétendaient avoir partie liée avec tous les diables qui

sommeillent au fond de l'eau, ils savaient déjouer leurs maléfices et *voir*, là où nous ne voyions que de petites vagues troubles se hérissant vers la mer. Eux choisissaient le chenal étroit, le chenal entre la digue et le gravier immergés, celui à la pointe des épis et que frôlent les remous provoqués par une épave invisible. Ainsi, de Lyon en Méditerranée, vous menaient-ils à bon port.

Le plus infailible de tous avait fait graver sur sa carte de visite : JULES BALTHASAR, PILOTE DU RHÔNE. De mémoire de marinier, il n'avait jamais eu d'accident, mais quelques-uns contestaient sa royauté :

— Jules Balthasar ne s'ensable jamais parce qu'à chaque nouvelle saison il part toujours le dernier ! Il laisse les autres s'ensabler pour lui, puis ne passe pas là où ils ont eu du malheur !

Cependant, Jules Balthasar, si en septembre nous l'avions engagé à bord, peut-être aurait-il pressenti sur le rivage de Camargue un seul point d'eau profonde qui, par rapport au milieu géométrique du fleuve, autorisât une déviation, l'amarage du bateau à un arbre et les rencontres avec tous les chevaux sauvages, taureaux, Mireilles et gardians du jour, non encore pris pour la figuration sur cartes postales.

NORA MITRANI
OU LA LIBERTÉ D'ÊTRE

postface de
DOMINIQUE RABOURDIN

à Michel Mitrani

IL N'EST PAS POSSIBLE D'ÉVOQUER Nora Mitrani sans citer la très attentive préface que Julien Gracq, dont elle fut la compagne de leur « rencontre » fin 1953 – sous le signe de *Penthésilée* – jusqu'à sa mort en mars 1961, écrivit en 1988 pour présenter un choix de ses écrits réunis sous le titre de *Rose au cœur violet*¹. Sans sa préface, ce livre n'aurait pas existé. Peu nombreux alors étaient ceux qui se souvenaient d'elle, de ses textes et de sa place dans le groupe surréaliste de l'immédiat après-guerre.

Ces années-là, les premiers livres de Julien Gracq, *Au château d'Argol*, *Un beau ténébreux* et *Le Roi pêcheur* étaient de ceux qui comptent pour les jeunes surréalistes de la génération de Nora Mitrani, née en 1921. Elle était alors la compagne, l'inspiratrice et le modèle de Hans Bellmer. Gracq sait parfaitement jusqu'où cela a pu l'entraîner :

« Les pages de Nora Mitrani, pour moi, marquent surtout sa place dans le surréalisme de l'après-guerre en ce que – sans abandonner en rien les positions de Breton telles qu'elles s'expriment dans *Nadja* ou dans

¹ Nora Mitrani, *Rose au cœur violet*. Préface de Julien Gracq. Textes réunis par Dominique Rabourdin. Éditions Terrain Vague Losfeld, collection Le Désordre, 1988.

L'Amour fou – elles se refusent à toute réticence devant les « paysages dangereux » sur lesquels donnent parfois, précisément, les dessins de Bellmer comme les livres de Bataille. Position unitive¹ singulièrement séduisante, à laquelle une sensibilité, une sensualité féminine qui s'y engagent tout entières, ouvrent un jeu de correspondances inédit, et communiquent un *liant* qui leur est propre. En ce sens, les pages écrites à propos de l'*Histoire d'O*, et plus encore peut-être, le texte onduleux, l'arabesque verbale qui, sous sa guirlande d'anagrammes, s'entrelace avec une exceptionnelle congruence aux dessins de Bellmer (*Rose au cœur violet*) sont sans doute à privilégier: sans elles, une certaine note aiguë, d'une liberté, d'une intégrité exemplaire, n'aurait pas retenti à la louange panique de l'amour dans le surréalisme, qui pourtant à ce sujet n'a pas été avare. »



Michel Mitrani, de dix ans plus jeune que sa sœur, l'aimait, l'admirait et veillait sur ses livres et ses papiers, sur sa mémoire. Il sera le premier à s'intéresser à mon projet de rassembler en volume un choix de ses écrits. Il me communiquera les textes en sa possession – dont le tapuscrit intégral de *Chronique d'un échouage* – et une très précieuse notice biographique établie à mon intention à condition que son nom n'apparaisse pas. Lui-même très lié à Julien Gracq, il réalisa pour le cinéma une adaptation convaincante d'*Un Balcon en forêt* (en 1978) et à la télévision son portrait pour la collection *Un siècle d'écrivains* (en 1985).

¹ Ce qui signifie « qui unit par le pur amour ».

Ses notes sont, avec le témoignage de Gracq, essentielles pour qui veut mieux la connaître et la comprendre :

« Nora Mitrani est née le 29 novembre 1921 à Sofia (Bulgarie) de parents d'origine judéo-espagnole et italienne. Sa famille paternelle issue d'une lignée de théologiens remonte au XIII^e siècle. [...] La grand-mère de Nora se vantait d'avoir appris à lire, à l'âge de 12 ans, dans l'œuvre de Victor Hugo. Elle fut déportée en 1942 par la police vichyssoise, en même temps que la plus grande partie de la famille... Nora parvient à échapper. Elle prend une fausse identité, et dans la clandestinité, poursuit ses études à la Sorbonne. Elle réussit sa licence de philo. C'est à cette époque qu'elle est attirée par le catholicisme. Elle fait même un pèlerinage étudiant à Chartres, avec quelques-uns de ses amis, qui le resteront par la suite, lorsqu'elle perdra la foi au profit d'idées révolutionnaires. Elle devient trotskiste, lit *La Vérité*, organe de la 4^e Internationale. Nora qui avait fait sa thèse sur les philosophes chrétiens, Malebranche et Maine de Biran, ne les renie pas pour autant. Elle dira plus tard que toutes ces étapes lui ont été nécessaires avant de découvrir le surréalisme. Elle s'y investit totalement. Cet « amour fou » naît dans l'immédiat après-guerre, il devient l'axe de sa vie. Nora participe à toutes les réunions du groupe surréaliste reconstitué par Breton, collabore à toutes ses publications. [...] Une dédicace de Breton¹ nous dit le sentiment qu'il éprouvait pour Nora :

¹ En 1955, sur la réédition des *Vases communicants*.

PAGES EXTRAITES DE
CHRONIQUE D'UN ÉCHOUAGE
NORA MITRANI
L'OEIL ÉBLOUI 2019

EN SAVOIR PLUS